

« QUARTIERS EN MOUVEMENT : POUR UNE PÉDAGOGIE DE L'IMPLICATION »

L'association Permis de Vivre la Ville, sous le haut patronage de l'abbé Pierre et lauréate en 2002 des « trophées de la démocratie participative » organisés par la Fondation de France et le Conseil national des villes.

Auteure de « Quartiers en mouvement : pour une pédagogie de l'implication », paru aux éditions au Nom de la Mémoire, en 2002.

*Texte communiqué à partir de la rencontre-débat du 28 avril 2004
Organisée par le Centre de Ressources Politique de la Ville en Essonne*

Trajectoire de l'association

L'association Permis de Vivre la Ville intervient depuis dix-sept ans et a connu une évolution de son savoir-faire, en accord avec des phénomènes d'exclusion sans cesse accrus. À ses débuts, pendant neuf ans, il s'est agi de favoriser l'accès à une offre culturelle de qualité dans les quartiers de périphérie. Au milieu des années 1990, durant trois années consécutives, l'association a participé au Festival itinérant Caravane des Quartiers. Au cours de ce périple dans plus d'une dizaine de quartiers en France et à l'étranger, nous avons pris acte des nouvelles formes d'exclusion et avons décidé d'axer notre intervention sur la participation des habitants. En étudiant des expériences participatives au Chili, au Brésil et en Argentine, nous avons misé sur leur pertinence et leur efficacité dans le projet d'un développement coproduit avec les habitants des zones urbaines défavorisées en France.

Une équipe pluridisciplinaire

Afin de répondre aux initiatives des habitants, l'association croise les compétences d'une architecte, d'un sociologue, d'un agent de développement coopération décentralisée, d'une pédagogue et d'une psychologue. Lors des créations artistiques, l'équipe est complétée, selon les projets, par un metteur en scène, un musicien compositeur, un technicien du son, une équipe de vidéastes, une photographe et par une plasticienne. Elle s'enrichit également de graffeurs et de rappeurs issus du mouvement hip-hop. La synergie des formations et des approches nous permet de soutenir notre recherche-action, en basculant sans cesse de la pratique du terrain à un diagnostic dans l'action capable de guider et de réorienter nos interventions.

La participation comme axe de travail

La polyvalence sémantique, induite par le concept de participation, a été une première difficulté qu'il a fallu affronter afin de mieux communiquer sur notre démarche. Dans cet objectif, nous avons étudié les différentes modalités de participation : on ne participe pas de la même manière selon que l'on accède

à la prise de décision, ou que l'on est juste usager d'un service ou d'une activité. Le degré de participation aux décisions, associée à l'idée de participer pour acquérir des compétences ou juste pour satisfaire des besoins, détermine quatre modalités : consultative, gestionnaire, instrumentale ou active. Bien que ces modalités puissent être considérées comme complémentaires, notre champ d'intervention privilégie la participation active des habitants car elle permet d'accumuler du capital social entendu en tant que vecteur de développement. Les habitants renforcent leur sphère d'action en établissant de nouvelles connexions dans de nouveaux réseaux qui transcendent les frontières d'appartenance culturelle ou socio-économique.

Dans cette définition, l'acte participatif contribue au développement individuel, mais surtout au développement collectif. Au niveau de l'individu, la participation est un acte simple qui donne satisfaction, qui favorise le développement personnel par le regain de confiance en soi. Au niveau collectif, participer permet d'interagir autrement, en définissant des objectifs communs et en développant pour les atteindre de nouvelles coordonnées sociales, porteuses de changement de vie.

Du projet participatif au programme évolutif

Notre démarche s'appuie sur le projet participatif, outil organique, car il est ancré dans le terrain de manière concrète et pragmatique. Tenant compte des envies et des compétences qui existent dans le quartier, il permet d'amorcer la dynamique de développement, en favorisant l'émergence de partenariats concrets. Le projet participatif revêt une dimension à la fois immédiate et projective. Il éveille des envies, produit des interactions et suggère d'autres projets. Un programme évolutif se construit alors de projet en projet, en définissant une trajectoire qui tend vers le développement. La difficulté est donc bien de déterminer à l'avance un programme, tant les choses sont en mouvement permanent.

Le quartier plombé, un état des lieux

Toutefois, on ne participe pas de la même manière dans un quartier d'intégration que dans un quartier d'exclusion. Dans le premier environnement, la participation s'opère de manière importante à travers les canaux institutionnels, mais aussi à travers des réseaux d'intérêt professionnels ou de loisirs. L'acquisition de capital social va de pair avec la plus-value du niveau de vie. À l'opposé, dans des zones d'exclusion, le quartier plombé est immobile face aux perspectives de développement social. La société civile est remise en question tout autant que l'État et l'institution. Face à l'échec répété des initiatives, le quartier souffre d'ingouvernabilité locale. Il est pris au piège des rapports dégradés. Un diagnostic largement partagé donnerait aux jeunes le rôle principal dans la dégradation des espaces et des rapports de voisinage. Mais, on se rend vite compte que ce sont les violences, aussi bien commises que subies, qui entraînent le quartier dans la spirale de la violence. Dans ce système, impulser la participation favorise l'intégration en s'opposant aux ruptures. La participation permet de cibler des interactions nouvelles, d'opérer une reconquête intergénérationnelle de l'espace public et de projeter le quartier dans la perspective du développement coproduit.

La recherche-action au quartier du Bois Sauvage à Évry (Essonne)

Intégration et exclusion, participation et rupture, telles sont les dimensions à partir desquelles se construit le « système d'action des habitants ». Dans l'objectif d'appréhender la spécificité du quartier du Bois Sauvage, nous avons cherché à comprendre si le quartier se trouvait ou non dans une logique d'intégration par rapport à son environnement. Concrètement, lorsque nous sommes arrivés au Bois Sauvage en 1999, nous avons proposé un projet de création, bâti à partir de personnages archétypes. Ce projet a permis à l'équipe de pratiquer l'observation directe, afin de repérer les pratiques et d'analyser le système d'action.

La proposition était de réaliser un spectacle, un mini opéra-rap, entièrement imaginé par les habitants. Nous avons commencé par recueillir avec des enfants et des préadolescents des mots autour de personnages archétypes : les jeunes, les familles nombreuses, les mères, etc. De fil en aiguille, nous avons touché d'autres groupes d'âge en ouvrant le projet à l'écriture de l'histoire, à la composition de raps et à la réalisation de décors et de costumes. L'objectif final était la présentation du spectacle à l'occasion d'un repas partagé. Afin d'atteindre cet objectif, il a fallu imaginer un processus d'occupation positive de l'espace public. La première étape étant d'organiser tous les mercredis, sur la place où avaient lieu les répétitions, un goûter pour une centaine d'enfants et d'adolescents. Au cœur de cet espace, fief des jeunes, notre travail n'a pas été de tout repos. Nous avons été mis à l'épreuve par les « grands » tout au long du travail, mais le jour de la représentation a été un moment magique. La participation a été forte, jeunes et adultes étaient présents. Plusieurs habitants se sont engagés à dérouler simultanément de différents balcons des banderoles pour les besoins du spectacle.

Sur la lancée du premier projet, nous avons fait le pari de réaliser un défilé de mode aux Champs-Élysées à Paris. Les préadolescentes ont défilé avec la nouvelle collection créée pour les costumes du spectacle. Les garçons les ont photographiées. La génération des petites a joué le rôle de journalistes. Tout cela s'est déroulé sous l'œil amusé des mamans qui accompagnaient la sortie. Pour capitaliser le travail réalisé d'un côté par les jeunes et de l'autre par une photographe professionnelle, nous avons imaginé une exposition de photos à la mairie d'Évry. Le vernissage de « Ghetto tendresse » a été un franc succès. Tout le quartier s'est mobilisé. Plus de mille gâteaux ont été réalisés au cours du week-end. Devant le quartier tout entier, nous avons projeté un clip réalisé à partir du mini opéra-rap. Il y a eu des chansons et des danses. Du point de vue stratégique, ce qui s'est passé dans les coulisses a été aussi très instructif. Nous avons proposé aux « grands » de s'occuper du buffet. Ils étaient là, tous en pantalon à pinces et chemise blanche et le quartier en était fier. La mobilisation des jeunes et des adultes a favorisé l'émergence de projets de plus en plus pertinents, le quartier a affiné son identité.

L'approche faite sur le quartier du Bois Sauvage par le biais de projets d'envergure nous a permis de réaliser un diagnostic dans l'action et de fixer trois axes d'intervention définis avec nos partenaires du contrat de ville : lutte contre la violence identitaire, reconquête de l'espace public et mobilité. Sur ces bases, une convention triennale « Quartier en mouvement » a été signée avec la ville d'Évry. Concrètement, un programme évolutif a fédéré les projets proposés par les habitants permettant de dynamiser des interactions entre groupes formels et informels, entre habitants et institutions.

Par exemple, il y a trois ans, nous avons travaillé deux pièces de la *commedia dell'arte* au sein de l'école primaire Françoise Dolto. Ce projet nous a permis de faire interagir différents groupes. Les jeunes graffeurs du quartier ont tagué dix mètres de toile à partir desquels les jeunes stylistes ont réalisé les costumes. Les comédiens, précieusement vêtus, ont ainsi travaillé leur jeu avec assiduité. Chaque groupe avait un rôle important et il devait s'appuyer sur le travail des autres. Cette approche du travail collectif intègre le respect de la réalisation de l'autre, et porte le défi plus haut. Cette belle production a permis de revisiter les cultures urbaines, telles que le rap et le graff, qui ont souvent une mauvaise image, et de les croiser avec le théâtre classique, créant ainsi une synergie tout à fait contemporaine. Toutes ces interactions ont permis d'apprendre à travailler autrement et à établir des partenariats innovants pour impliquer l'école, la CAF, les associations, les habitants, les parents et les enfants.

Dans l'objectif de créer des événements fédérateurs, source d'identité, de mémoire et de fierté à partager, nous avons travaillé au montage d'événements qui rythment la vie du quartier. Ainsi, par exemple, depuis cinq ans, au Bois Sauvage, on fête le carnaval au sein de l'espace public et, au lieu de brûler Monsieur Carnaval sur la place du quartier, on change la coiffure de la grosse tête en pierre. Autour de cet événement qui marque les mémoires, s'organise une parade de plus en plus grande chaque année, réunissant depuis 2002 les enfants des deux écoles et culminant par des spectacles et un goûter. Cette année, près de six cents personnes ont participé au carnaval, défilant derrière les chars allégoriques créés pour l'occasion.

Les fêtes de quartier sont représentatives de cette même évolution. En 1999, nous avons dû surmonter beaucoup de difficultés pour réaliser un petit spectacle. Aujourd'hui, il y a une production artistique locale capable d'assurer trois heures de scène. Cette production se déroule dans un lieu reconnu au niveau national, la salle de concert le Plan, à Ris-Orangis (Essonne). Et derrière cela, il y a encore d'autres jeunes qui s'impliquent dans des performances urbaines pour embellir le quartier ou la logistique des animations pour les plus petits, etc. La machine est en route, chaque année le projet est plus ambitieux : en 2004, un bal de minuit au cœur de l'espace public a clôturé les festivités.

Ce travail concret portant sur les enjeux et la symbolique de l'espace public nous a valu d'obtenir le trophée de la démocratie participative, décerné en 2002 par la Fondation de France et le Conseil national des villes.

Dans le processus de mobilisation active des habitants au sein de projets divers, la participation institutionnelle avec les conseils de quartier a constitué une occasion à saisir. Les habitants du quartier du Bois Sauvage peuvent aujourd'hui investir effectivement cet espace. L'état du quartier, plombé par des interactions conflictuelles, a complètement changé. Aujourd'hui, il est possible d'entamer un travail autour d'un espace intergénérationnel dont l'animation sera gérée en commun par les associations. Le quartier est réellement dans un dialogue possible entre jeunes et adultes. Le conseil de quartier est l'espace primordial d'exercice de ce dialogue. Il intègre des jeunes dans tous les projets, notamment les graffeurs et les rappeurs qui participent assidûment à la commission animation. L'engagement citoyen des jeunes est pour nous un critère de réussite et un exemple à suivre. Un groupe de rap féminin s'est créé pour parler des problèmes des femmes dans les cités. Elles œuvrent pour la mixité, un axe fort du travail intergénérationnel. Dans un futur proche, nous espérons voir des adolescents monter des associations autonomes autour de la solidarité. Les jeunes qui ont grandi dans l'exercice des projets représentent maintenant leur quartier et avancent de manière constructive dans leur vie scolaire ou professionnelle.

Association Permis de Vivre la Ville,
sous le patronage de l'abbé Pierre
et lauréate des « trophées de la démocratie participative »,
organisés par la Fondation de France
et le Conseil national des villes.

Débat avec les participants

● *Comment s'organisent vos actions avec le milieu associatif sur le quartier du Bois Sauvage ?*

Permis de Vivre la Ville ne dispose pas d'un lieu d'action, mais, au Bois Sauvage, on se serre les coudes au niveau associatif. Par exemple, on organise des projets en commun avec l'Espace Ados, notamment pendant les vacances. Avec la CAF et Génération II-Citoyenneté-Intégration, nous animons un atelier stylisme. Des projets artistiques sont conduits avec les écoles et avec le Plan à Ris-Orangis. Il y a des efforts qui seraient impossibles sans ces collaborations.

● *Pensez-vous que le travail effectué au Bois Sauvage peut se réaliser sur un quartier plus grand ?*

Un changement d'échelle changerait la donne. Il faudrait enclencher des dynamiques beaucoup plus complexes. Au Bois Sauvage, le travail s'appuie beaucoup sur le fait que c'est un petit quartier avec deux mille habitants. De plus, chaque quartier a une physionomie unique, une identité spécifique, même si les problématiques sont communes. Il faut tenir compte des généra-

tions qui sont présentes, de la manière dont les espaces sont occupés. Il faut repérer les envies, les potentiels, pour savoir quels types de projets promouvoir qui pourraient mettre en route des processus porteurs de développement. Au Bois Sauvage, pour passer d'une logique de violence à une logique de citoyenneté, il a suffi de deux ans et d'un engagement sans borne de l'équipe attelée à cadrer toute une génération de préadolescents. Il est clair cependant que la volonté de l'équipe et la motivation des habitants ne sont pas les seuls facteurs de réussite. L'accompagnement dans le temps des processus participatifs joue un rôle prépondérant. Nous pouvons susciter l'envie de participer, mais il faut une prise de conscience individuelle et collective du mieux-vivre et du mieux-être.

● ***Travaillez-vous en partenariat avec les professionnels de l'emploi, pour les jeunes notamment ?***

Les jeunes porteurs de projets voient souvent leurs motivations scolaires ou professionnelles évoluer. Nous pouvons donc accompagner une prise de conscience, mais sans intervenir directement. Nous avons souvent travaillé en partenariat avec les éducateurs pour qu'ils conseillent et orientent les jeunes.

● ***Avez-vous rencontré des phénomènes d'exclusion ? Comment les avez-vous résolus ?***

L'exclusion, c'est le propre de la nature humaine, tout comme la rumeur. Il y a des phénomènes d'exclusion entre cultures, entre associations, entre genres et même à l'intérieur d'un même genre. En effet, bien que les filles soient beaucoup plus structurées à certains âges que les garçons, elles fonctionnent pourtant selon le principe de rivalité, de clan et donc d'exclusion. Face à ces phénomènes, il faut rester neutre et s'opposer aux discriminations, quelles qu'elles soient.

● ***Qui vient vous voir ?***

Les groupes se constituent à partir des centres d'intérêts des uns et des autres, et nous proposent des projets. Nous faisons en sorte que chacun trouve sa place autour du projet, et mettons en œuvre les interactions entre les groupes. Nous devons donner les outils pour que chaque individu et chaque groupe apporte un point de vue positif au projet global. Ce travail commun et collectif permet de créer des affinités souvent étonnantes et inattendues.

● ***Quelle est votre motivation pour rester dans ce quartier ?***

La perspective de l'autonomie. Les jeunes ont acquis des capacités, ils progressent dans leurs démarches. Ils sont aimables, ont une pensée solidaire et sont toujours présents sur les différentes manifestations. Les acquis permettent de poser la base d'une mémoire partagée donc de construire une identité positive, avec le renvoi d'une nouvelle image de soi et du quartier.

● ***Comment arrivez-vous à canaliser la violence sachant que le rap véhicule des idées violentes ?***

Les ateliers rap que nous conduisons à Antony depuis cette année nous permettent de constater les dérives du rap dit « hard-core », qui favorise la recherche d'identité violente. Cependant, même s'il y a des mots durs et du verlan, on remarque que la plupart des jeunes font très peu de fautes d'orthographe ; ce qui témoigne du fait qu'ils ne sont pas en rupture scolaire, mais juste à la recherche d'une identité. La violence verbale structurée pourrait être légitime, voire nécessaire. Cependant, la révolte d'aujourd'hui n'est pas une critique politique constructive de la société, telle qu'elle a pu s'exprimer à d'autres époques. Elle est épidermique, en rapport avec un mal-être. Dans le rap, on trouve la symbolique du langage, mais pas de passage à l'acte, il faut trouver des mots pour le dire et se faire entendre. Il s'agit donc de construire un espace culturel propre, où l'on puisse parler de sa réalité. Il faut travailler pour que les jeunes acceptent de ne plus être victimes de leur discours ou du rap provocateur. Il faut qu'ils arrivent à se faire comprendre des adultes, ils ont des choses à nous faire entendre. Cela peut être poignant, car leur expression est souvent très poétique. Il faut aussi un travail sur l'acceptation des filles dans l'univers du rap.

• ***De quelle façon les personnes du troisième âge sont-elles impliquées dans vos projets ?***

Au Bois Sauvage, il y a peu de personnes âgées – 70 % des habitants ont moins de vingt-cinq ans –, ce qui est une des caractéristiques des villes nouvelles. L'implication des personnes âgées, nous l'avons vécue à Chambéry-le-Haut (Savoie), où nous avons réalisé un film qui a réuni une centaine de participants. Il y a avait des enfants, des préadolescents, des adolescents, des jeunes femmes, des femmes d'âge mûr et des personnes du troisième âge. Pour une fois, les mères ont eu le rôle principal, celui des « affronteuses ». Elles ont tenu ce rôle même dans la réalité en décidant de faire un feu d'artifice plus grand que celui de Chambéry, d'organiser une fête de quartier gigantesque et de monter sur scène devant tout le quartier pour rapper. Cela a secoué les mentalités.

Mais l'intergénérationnel n'est pas seulement le lien jeune-adulte-personne âgée, c'est aussi un lien à tisser entre les jeunes. En effet, il y a souvent des fractures importantes par tranches d'âge, un problème au niveau de la mixité et de la hiérarchie. Il faut parvenir à mélanger des strates qui ne communiquent plus, il faut essayer de travailler une socialisation qui favorise l'émergence des vocations communes en fédérant autour d'un centre d'intérêt au-delà des origines, de l'âge ou du genre.